

Traques

Du même auteur

Une saleté

Éditions de Minuit, 1998

Prix Robert Walser du premier roman

Colonie

Éditions de Minuit, 2003

Prix Céleste 2003 et Prix Gironde 2004

FRÉDÉRIQUE CLÉMENÇON

Traques

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

L'auteur tient à remercier le CNL pour la bourse
qui lui a été attribuée pour l'écriture de ce livre

ISBN 978-2-87929-957-0

© Éditions de l'Olivier, 2009.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

C'est alors que, libéré des tourbillons et des chuchotements, mon corps renaissait sous les assauts du vent. J'étais encore une enfant. La mer grondait, rugissait en contrebas, apparaissant et disparaissant entre les troncs noueux des pins qui formaient au-dessus de ma tête une voûte noire, interrompue de loin en loin par des amoncellements rocheux auxquels la nuit prêtait une seconde vie. Ainsi parlait grand-père qui, la mort approchant, fuyait la lumière du jour et s'en allait au crépuscule se promener sur le cap d'où il revenait trempé, les vêtements et les cheveux poisseux, les lèvres ourlées d'histoires murmurées plus tard au creux de l'oreille, devant la cheminée, à peine avais-je jeté mon carter au pied de l'escalier, viens là que je te dise ce que j'ai vu cette nuit, ma souris, que je te dise ce que j'ai entendu aussi, des histoires de fantômes et de voix chantonnant dans la bruyère endormie. Des jaillissements de roches violacées luisantes et douces comme les rubans de satin que Claire, ma sœur, entortillait dans ses cheveux, assemblées tout au bord de la falaise d'où elles paraissaient prêtes à se précipiter ainsi que je songeais moi-même à le faire quand, trompant ma vigilance, les tourments s'emparaient de mes pensées ou plutôt les anéantissaient comme des

bêtes malfaisantes, logeaient en parasites dans les replis de mon esprit, pareils à la mer quittant la ligne de l'horizon et s'approchant des côtes, progressant sur le sable, sur la vase, entre les rochers, gagnant à chaque nouvel assaut quelques centimètres de plus, de sorte qu'il me fallait une fois encore tout recommencer, une fois encore dénouer le fil bruyant de nos tourments.

Et soudain le sentier me laissait suspendue entre ciel et mer, le corps en équilibre sur le viaduc où je m'employais à exercer mes talents de funambule.

Là-haut, le vent soufflait sans répit, arrachant à la carcasse rouillée du vieux pont un concert de craquements déchirants qu'on entendait bien avant de poser le pied sur la première poutrelle (éloigner les bras du corps, fixer le phare dont le dôme rouge oscillait au-dessus de la bruyère cendrée, prendre appui sur le vide et la rumeur de la mer, avancer légère dans le vent, d'un coup de hanche faire demi-tour, fixer encore, plus loin, la chapelle et sur la gauche notre maison, avancer légère) tandis que, de tous côtés, les oiseaux nichant dans les anfractuosités des falaises tournoyaient les ailes déployées. Sous mes pieds s'étirait en virgule une zone humide, mi-terre, mi-mer, où l'eau, à marée montante, filait plus vite que partout ailleurs sur la côte, gonflant la rivière à vue d'œil puis emplissant le labyrinthe des ruisselets, des rigoles, d'où elle se retirait tout aussi vite, libérant alors des chapelets de soupirs, de chuintements. Une heure lui suffisait pour atteindre les dernières embarcations, qui dormaient dans la vase à trois kilomètres de là, au pied d'un couple de maisonnettes grises dans

lesquelles vivaient deux sœurs centenaires, minuscules, vêtues de noir, dont les maris avaient le même jour disparu en mer.

Peu d'entre nous osaient s'aventurer sur le sol mouvant de l'estran, mélange de vase et de sable gris englobant, depuis des lustres, son lot annuel de promeneurs et de pêcheurs inexpérimentés en quête de crevettes grises et d'étrilles. Ils se débattaient, essayaient de prendre appui sur le sable, sur la vase, se couvraient de boue jusqu'à n'être plus qu'une forme hurlante et noire, puis coulaient en quelques secondes. Quand on les découvrait, agitant les bras et criant à pleins poumons au milieu de l'estran, il était déjà trop tard. Alors on restait là, médusé, et on les regardait s'enfoncer. Ce qu'on voyait en dernier, c'était leurs mains, ouvertes, tendues vers le ciel. On apercevait, du haut des falaises et mieux encore du haut du viaduc, le dessin régulier formé par ce mélange sombre, qui prenait au soleil la couleur de l'argent, de vase et de sable fin, une succession de losanges aux contours tremblés, tapissés, à mesure qu'on s'approchait du bord, de salicornes et de cakiliers.

Mais le soleil va bientôt se coucher, Anatole. Voulez-vous que nous continuions à bavarder ici, sur ce banc, ou que nous descendions maintenant vers la gare? Je vous accompagnerai. De cette façon vous n'aurez pas à craindre les esprits trop curieux, et puis je connais cette ville comme ma poche. Faites-moi confiance.

Ils m'ont transportée à l'hôpital toutes sirènes hurlantes. Une première. J'y suis restée trois semaines. Ou plus. Ils disaient qu'ils ne pouvaient pas faire autrement. Que me laisser rentrer chez moi n'aurait pas été raisonnable. Que ça pouvait se reproduire. Que je devais pendant quelque temps rester en observation. Qu'après j'irais dans un institut. Qu'on m'aiderait à choisir la maison, la chambre, le service. Je ne leur demandais rien. Aucune justification. À Vincent non plus je ne demandais rien. Tombereaux d'atermoiements. Où irais-je maintenant? Je ne vais quand même pas aller m'installer chez mon fils. Je ne me plains pas. Ils sont gentils ici. Plutôt.

Des points lumineux à travers le volet roulant et puis petit à petit les meubles qui se détachent dans la pénombre de la chambre. Encore une nuit. Bientôt le bruit du chariot dans le couloir. Café au lait, biscottes, beurre, confiture, compote. 6h30. Le clap clap des sandales de l'aide-soignante sur le lino. Le grincement du volet qui s'enroule péniblement dans le coffre. Je me recouche jusqu'à l'arrivée de l'aide-soignante. J'ai froid presque tout le temps. Je reste blottie sous les couvertures. J'attends. Encore un jour à tenir.

ÉLISABETH COLLIGNON. BILAN 1

Critères de codage : A = Satisfaisant / B = Moyen
/ C = Déficient

NOM : Collignon
Prénom : Élisabeth
Âge : 80 ans

1. Cohérence B
Troubles légers du comportement. Refus de quitter sa chambre. À lier à un épisode dépressif.

2. Orientation A
Peut nommer de manière stable l'année, le mois, le président, le pape, la saison, le moment de la journée, sa commune de résidence, son habitat précédent, le nom de son fils.
Ne se perd pas dans son environnement.

3. Toilette A
Toilette haute et basse effectuée sans incitation ni aide.

4. Habillage et déshabillage A
S'habille et se déshabille sans préparation particulière.

5. Alimentation A/B
Parvient à s'alimenter seule. Coupe avec difficulté sa viande. Idem pour peler les fruits.

6. Hygiène de l'élimination urinaire et fécale A/B
Hygiène assurée seule. Symptômes légers de dégradation à moins qu'il ne s'agisse du choc consécutif à son installation, fréquemment observé. Voir point Cohérence. À surveiller.
7. Transferts A/B
Peut passer seule d'une position à l'autre. Quelquefois nécessité d'une aide pour se relever de son fauteuil.
8. Déplacements à l'intérieur A/B
Se déplace seule avec canne dans son lieu de vie mais nécessite une surveillance ou une aide. Déambulateur à envisager sans doute prochainement (jambe droite faible, jambe gauche douloureuse – suite opération novembre 2005).
9. Déplacements à l'extérieur A
Déplacements autorisés si disparition des troubles ci-dessus. Pourrait accompagner utilement un pensionnaire plus faible. À stimuler.
10. Communication à distance A
Satisfaisant.

De temps en temps le klaxon d'un poids lourd traverse les doubles vitrages. À l'intérieur du bâtiment, une agitation de fourmilière. Qui s'acharne à nous rappeler pourquoi on vient là, pourquoi on vit là.

Visites, toilette, piqûres, chariots, fauteuils, radios, somnifères, tension, brancards, éther, glucose, régime, promenades, ballon, coiffure, scanner, portes ouvertes à tout instant. Pour un oui, pour un non. Ils vous disent pourtant le contraire.

Qu'on est bien, là. Que c'est pareil de l'autre côté. Ou plutôt que ce n'est pas mieux. À vous faire regretter votre vie d'avant. De l'autre côté? On n'ira plus jamais.

Je suis seul maintenant. La tête penchée en arrière, je m’amuse à suivre les ronds de fumée qui se dandinent vers la baie vitrée contre laquelle ils s’évanouissent. La plupart des employés ont quitté l’étage il y a une heure, laissant dans leur sillage un mélange de parfum et de sueur qui me soulève le cœur. Ça dure une quinzaine de minutes, après quoi je n’y prête plus attention et profite de la tranquillité des lieux, lorgne vers les fauteuils vides, encore que j’aie souvent le sentiment ces derniers temps que, vides, ils ne le sont pas et, même, que leur masse imposante semble vouloir s’animer et prolonger l’agitation de la journée dans une sorte de brouhaha diffus, de chuchotis, des messes basses auxquelles j’assiste impuissant, incapable de réprimer l’inquiétude que ces conversations imaginaires font naître en moi, une inquiétude aussi tenace qu’incontrôlable et qui, dès lors qu’elle s’est immiscée en parasite dans les replis de mon cerveau, s’acharne sur moi, me déborde, me tenaille, s’empare de mes mains, de mes jambes, de mon crâne, de mon ventre, court le long de ma colonne vertébrale, tempête invisible qui emballe dans un même élan le rythme de mon cœur et celui de ces gestes que j’accomplis d’ordinaire sans y penser, déplacer la souris sur le tapis,

taper sur le clavier, composer un numéro de téléphone, ranger des documents dans les dossiers suspendus de l'armoire, attraper un gobelet de café dans le distributeur, des gestes qui entament soudain une drôle de danse, s'embrouillent, me submergent quand il faudrait sans doute, d'une tournure bien sentie, clouer le bec à ce petit monde, tenter de penser à autre chose, au lieu de quoi, les joues en feu, je plonge une main dans la poche intérieure de ma veste et en sors une cigarette que j'allume la main tremblante.

– Alors, mon petit Collignon, encore en train de rêvaser? Vous n'avez pas oublié que je vous attends dans mon bureau demain matin, n'est-ce pas? Je vous rappelle en outre, à toutes fins utiles, que fumer est interdit dans les locaux.

Les portes vitrées ont cessé de trembler sur leurs gonds. Les fauteuils se tiennent cois, tout comme la photocopieuse, les imprimantes, les fax. Seules traces de l'agitation récente, quelques vêtements, oubliés sur un accoudoir, un portemanteau.

– Sachez, Collignon, que tout le monde ici connaît votre petit manège, mon vieux, les femmes de ménage, par exemple, qui sont obligées de décoller chaque jour les chewing-gums que vous vous amusez à coller sur le détecteur de fumée de votre bureau. Je parierais volontiers que c'est également vous qui vous acharnez sur celui des toilettes. Vous n'y aviez pas pensé, n'est-ce pas, aux femmes de ménage? Vous vous étiez dit, comme d'autres avant vous d'ailleurs, n'allez pas croire que vous êtes le premier à vous

imaginer que vous pouvez faire le mariolle avec les détecteurs, vous vous étiez dit: «Et hop, ni vu ni connu, tout le monde est parti, si je m'en grillais encore une petite? Ils ne s'apercevront de rien.» Mais vous aviez tort.

On n'entend plus que le ronronnement de la ventilation et, de temps en temps, les portes de l'ascenseur, qui se referment sur les retardataires disséminés dans l'un des quelque vingt étages de la tour. J'aperçois pour la dernière fois les silhouettes en contrebas, figurines zigzaguant au milieu de la trentaine de palmiers disposés sur les dalles en marbre blanc et noir de l'esplanade, s'éloignant vers les arrêts de bus ou la bouche de l'un des deux parkings souterrains que compte depuis peu la zone, tandis que les automobilistes roulent au pas quand ils ne sont pas tout à fait immobiles, des bretelles jaillissant du périphérique aux abords des ronds-points saturés comme toujours à cette heure, et se déchaînent sur leur klaxon.

– Car mon travail, mon petit Vincent, c'est ça, c'est très exactement ça: savoir ce qui se passe de l'autre côté des murs.

Je maudis cette vilaine bête en moi, incapable de la moindre reconnaissance envers le seul de mes deux fils qui vienne encore me voir. L'autre, je ne sais pas où il habite. J'ai oublié. Il n'a plus de nom. Je ne l'ai pas vu depuis des années. Il voulait de l'argent. Il n'a rien eu. Je ne l'ai plus revu. Il est mort. C'est tout comme. Je n'ai plus envie de parler. À personne. Je laisse mon esprit divaguer – et je garde tout pour moi.

Sur le balcon, un couple de pigeons s'est installé, qui passe là une partie de la journée. Des coulées blanches et grises dégoulinent le long du mur au pied duquel se sont formés des petits tas. Tous les matins, ils sont là, roucoulent derrière le volet roulant, semblent parfois se battre. J'entends leurs battements d'ailes, leurs griffes sur la rambarde. Moi, je les aime bien, ces pigeons. Si je pouvais, je leur donnerais quelques morceaux de pain, quelques gâteaux mais ils ont condamné l'accès aux balcons depuis quelques années. Paraît-il.

De temps en temps, des mouettes tournoient au-dessus du parc. Comme des vautours. Poussent des cris stridents.

La nuit aussi. Des petites taches grisâtres qui traversent le ciel, trois petits tours et puis s'en vont. On les comprend.

« Pas vrai qu'on est bien ici, madame Collignon ? »

Jamais je n'aurais imaginé que le frère de Vincent soit capable de tant d'ingratitude. Se comporte comme la sale petite crevure qu'il est devenu. Y a-t-il quelqu'un qui puisse expliquer ça ? Comment un fils aimé, plus aimé que son frère, comment un fils tant aimé, choyé, gâté, peut-il en arriver à planter un couteau dans le cœur de sa mère ? Pourri jusqu'à la moelle.

Et moi qui ne l'avais pas vu venir avec ses sourires enjôleurs, ses ronds de jambe, réclamant des années après la part qui lui revenait, évoquant une dette que j'aurais eue envers lui, un papier qui prouvait je ne sais quoi. Mais je ne lui devais rien du tout. Même si je n'aime pas les notaires, il faut reconnaître que celui à qui j'avais parlé avait raison : il vous fait tourner en bourrique, votre fils, chère madame, ne vous laissez pas embobiner. Voilà ce qu'il a dit.

Comment a-t-il pu me faire une chose pareille ? Après, bien sûr, quand j'ai eu refusé ce qu'il demandait et dit que son papier, il pouvait bien en faire des confettis si ça lui chantait, on peut dire que le frère de Vincent s'est montré un peu moins aimable, il est monté sur ses grands chevaux, a dit que j'avais bien mérité de me retrouver seule comme une idiote, qu'il comprenait que son père soit parti, que c'est parce que j'avais rendu la maison irrespirable qu'il nous avait laissés tous les trois, ce genre d'amabilités. Et puis adieu la compagnie, je ne l'ai plus jamais revu. J'ai

appris qu'il s'est marié et a deux enfants. Pour moi, il est mort. Vincent est le seul qui vienne encore me voir. On appelle ça l'ironie de l'histoire.

Fin de l'horizon lointain: ma vue baisse. Baie vitrée poussiéreuse donnant sur le parc où s'ébattent des fauteuils roulants, des vieillards en manteau, pyjama et pantoufles. Une rangée d'arbres au fond, contre le périphérique. Des peupliers? Des tilleuls? Des marronniers? Devant, l'herbe rase, le goudron rouge des allées, quatre bancs en plastique blanc, l'auvent où stationnent les taxis.

Restons encore un peu ici, voulez-vous, Jeanne? En bas, vous savez, la mer n'existe pour moi que dans la bouche des autres. Je ne la vois jamais. Quand le vent souffle fort, fait trembler le toit, les murs de mon abri près des rails, je comprends que l'air humide qui poisse mes cheveux vient de la mer, mais je ne sais rien d'autre d'elle. Même les jours où elle se déchaîne, engloutit les bateaux, s'écrase contre les rochers, je ne l'entends pas. Il n'y a que les bruits de la ville, celui des trains, qui parviennent jusqu'à moi. La mer, pour moi, ce sont des choses que les gens disent, racontent. Laissez-moi en profiter encore un peu et, si l'orage qui gronde là-bas, au-dessus des tours, finit par nous chasser, au moins n'aurai-je pas de regrets. Qui sait si demain je pourrai de nouveau grimper jusqu'ici? Et puis vous avoir rencontrée là, au-dessus de la mer, est une joie que je ne veux pas voir s'éteindre trop tôt. Aussi continuons notre voyage, voulez-vous?

Le mien a commencé il y a si longtemps que me voilà dépouillé non du souvenir de ce qu'a un jour été notre maison (sur ces terres d'orages et de marais, les nuages passaient lourds au-dessus de notre toit de pierre et Petit garçon, du haut de ses six ans, guettait mon retour debout

sur le banc, son visage collé contre la vitre, tandis que l'eau de pluie ruisselait sur le chemin de terre noire et que la chaleur du poêle, près duquel nous venions chaque soir nous asseoir tous les deux après que Petit garçon se fut endormi de l'autre côté du rideau, faisait oublier combien l'humidité, au-dehors, dans les marais bruissant d'oiseaux, sur les collines détrempées, enveloppait les corps puis les engourdisait dès que la nuit tombait), mon voyage a commencé il y a si longtemps que me voilà amputé de la joie légère, douce, qu'il y avait à dire ces mots, rentrons à la maison, veux-tu? ou bien soyez les bienvenus dans notre maison, ou bien encore voici la maison que j'ai construite afin d'y vivre avec les miens.

Cette histoire, l'histoire de notre vie au bord des marais, n'a pourtant existé que quelques années, le temps pour nous de réapprendre à ne plus craindre les jours, les nuits pleines de menaces et de cris, et de donner naissance à Petit garçon. C'était notre seconde fuite. J'étais déjà un jeune homme et, bien que je n'aie pas connu là-bas la richesse, bien que nous y ayons vécu comme des misérables, travaillant sans relâche, j'ose dire aujourd'hui que j'y ai été heureux.

Quand nous avons fui la première fois, j'étais encore un enfant. Nos mères, à Sofia et à moi, ainsi que tous ceux qui habitaient notre quartier ou les quartiers alentour, savaient, après ce qui s'était passé, qu'il leur faudrait partir sans tarder. La folie s'était emparée de l'âme, du corps de nos voisins, de nos amis, de ceux que nous saluions dans les rues et qui soudain s'étaient mis à nous accuser de mille

maux, nous rendant responsables de leurs propres malheurs. Nous étions devenus des animaux malfaisants. C'est ainsi que sont morts le père de Sofia et le mien : ils sont partis travailler un beau matin et ne sont pas revenus. On les a cherchés, attendus des jours entiers : les disparitions comme les meurtres étaient devenues monnaie courante. C'est également ainsi que, dans la nouvelle ville où nous avons trouvé refuge tous les quatre après leur disparition, à quelques centaines de kilomètres de là, nous avons fait la connaissance de Franz, mon ange gardien, et de ses parents. Combien de temps sommes-nous restés là-bas ? Je ne sais plus très bien. Ce dont je me souviens, c'est que les massacres ont repris de plus belle, encouragés par le nouveau gouvernement et que, obéissant aux ordres qu'on nous avait donnés de quitter sans délai notre travail, nos maisons, nous avons dû partir encore mais cette fois pour une région humide et froide, aux confins du pays, une région de marais au bord desquels croupissaient d'anciennes usines, située à quelques dizaines de kilomètres de cette région frontalière qu'on appelait le Corridor et dont beaucoup tentaient la traversée pour quitter le pays.

Laissez-moi vous parler encore un peu, Jeanne, de ces terres d'orages et de marais. Là-bas, Petit garçon retrouvait son chemin sans se tromper, de la ville où nous avons passé l'après-midi jusqu'à notre maison, à travers la forêt, les collines, les marais, exultait lorsque, au sortir du dernier tournant, notre maison surgissait au milieu des arbres. Il marchait d'un pas sûr, brandissant en guise de sabre une branche morte trouvée sur le chemin, en avant toute et